

R.-C. Oppitz

Exercices d'Elargissement

(et notes intimes)

Du 4 septembre 1927 au 4 octobre 1928

1^{er} cahier

Dimanche 4 septembre 1927

Depuis longtemps, comme tant d'autres, je caressais l'espoir de commencer, un jour, mon journal intime. Mais tout compte fait, rédiger régulièrement, la suite des événements auxquels on a pris part, n'a rien d'intéressant. Lorsqu'on prend la peine d'écrire un journal intime, il faut bien l'avouer, c'est toujours avec le secret espoir que quelqu'un le lira... dans l'avenir. Les petites aventures journalières et personnelles de l'auteur, ne peuvent avoir qu'un très médiocre intérêt pour le lecteur... et pour celui qui les écrit, elles n'en ont pas beaucoup plus. Il vaut donc mieux essayer de contenter l'un et l'autre.

Voici donc, comment je comprends un journal intime : Pour celui qui le lit, il faut qu'un tel journal aide à comprendre la personnalité de l'auteur. Pour celui qui l'écrit, il faut que ce soit un exercice bienfaisant, et une sorte de répertoire d'idées, si l'auteur du journal est aussi un poète ou un écrivain.

Depuis longtemps, je m'efforce de voir le grand côté des choses, voir d'une façon ample et large. Ces exercices d'élargissement de l'esprit, que je faisais quotidiennement par la pensée, commençons donc aujourd'hui, à les faire par écrit. Ce sera tout profit : Je pourrai les retrouver, si jamais j'en ai besoin ; ils seront peut-être un exemple précieux et d'utiles leçons pour ceux qui liront ces pages... si jamais on s'occupe de moi.

Telle est l'intention. En fait, je ne donnerai peut-être pas toujours ce grand côté des choses, cette ampleur, que je poursuis. N'est-il point permis de ne pas toujours trouver ce que l'on cherche?

Samedi 10 septembre 1927

Il est effrayant de constater combien peu de gens ont l'esprit large. Parmi le monde bourgeois, c'est un comble! Je peux m'en rendre compte, auprès de mes oncles, tantes et **petites** gens qu'ils fréquentent. La plupart d'entre eux, pour prendre un exemple, n'ont vu, de la dernière guerre que nous venons de traverser, que l'augmentation du prix des pommes de terre, la réquisition du bougeoir en cuivre de leur piano... la mort du fils de leur verdurière... etc... Aucun n'a vu ni compris l'ampleur mondiale de cette sinistre croisade, l'importance internationale de ce conflit.

Je ne sais plus quel auteur a dit que «les grands événements ne sont à la portée que des grands esprits.» Cela est bien vrai. Essayons donc d'agrandir notre esprit! Des exercices d'élargissement sont indispensables! Si tout le monde s'y appliquait, si tout le monde parvenait à voir plus large, que de discussions stériles, que de conflits inutiles seraient évités!

Souvent j'ai l'impression, que certaines de mes idées sont contradictoires. Et pourtant, je défendrais chacune avec autant de vigueur. Antinomie? Non. Je suis persuadé, pour l'avoir remarqué plusieurs fois, qu'une telle contradiction est due à un manque de largesse dans l'examen des questions envisagées.

Ainsi je me souviens d'une discussion avec mon beau-frère G. Remy, au sujet de la colonisation. «Au point de vue humanitaire, concluait-il à peu près, la colonisation n'est pas défendable. C'est un vol. C'est un crime de forcer les nègres à travailler, ...» De très bonne foi, on peut prétendre cela, quand on ne se place pas à un point de vue humanitaire assez large. Comme nous l'enseigne P. Daye, il faut voir l'humanité globale, non une race seulement: «On peut critiquer notre droit à aller nous établir par la force chez des peuples d'une civilisation différente de la nôtre. Mais il faut affirmer aussi que, dans l'état de surpeuplement du globe, la nécessité est absolue d'exploiter pour le bien de la communauté, des terres dont les habitants indolents ne pouvaient eux-mêmes tirer profit.» La colonie, dans certains cas, pourrait donc fort bien être de droit naturel. De toute façon elle est nécessaire pour le bien du globe. Ce qu'il faut faire néanmoins, c'est améliorer le sort du nègre, veiller à empêcher les brutalités trop fréquentes des colons: Un humanitarisme n'empêche pas l'autre.

Sans doute en serait-il de même en politique. Tous les partis sont haïssables, parce que tous, ils veulent défendre une classe, une catégorie d'intérêts. Si les hommes apprenaient à voir large, ils verraient peut-être qu'un parti humanitaire intégral, voulant le bien de tous et non de certains seulement, ne serait pas une chose tellement impossible.

Jeudi 22 septembre 1927

J'aime marcher parmi les dunes calmes et vastes, ignorées de la foule frivole et du villégiateur stupide. Le vent bon, les oyats vous piquent les jambes à travers les chaussettes et le pantalon, les longues étendues d'ocre et de vert vous donne des impressions de grandeur et de magnanimité. Au loin –quand on les voit– les maisons semblent minuscules... minuscules comme les pensées des hommes qui les habitent.

Un lapin se sauve presque dans vos jambes, petit plumet blanc qui sautille et disparaît dans un terrier. Un autre vous nargue du haut d'une dune. J'aimerais être comme St François d'Assise et voir venir à moi les animaux. Mais j'aime trop les bêtes pour ne pas leur donner une leçon... et je frappe dans les mains pour effrayer le petit téméraire et lui apprendre qu'il doit craindre les hommes. Hélas! J'aimerais pouvoir le caresser, lui donner les herbes qu'il préfère... mais il ne faut pas lui donner l'habitude de se laisser voir. Il faut qu'il sache que l'homme est un ennemi. Clac... Clac... sauve-toi donc, bête que j'aime.

Je hais le chasseur. Sans doute, il faut tuer pour vivre. Mais il n'y a plus de chasseurs dans ce cas, du moins dans nos pays. Tous les chasseurs sont infâmes, ils tirent pour le plaisir de tuer de pauvres petites bêtes... car la plupart n'ont même pas l'excuse –qui n'en est pas une, du reste– de la gourmandise. Nos chasseurs tuent par plaisir –hélas l'homme restera-t-il toujours un barbare?– Nos chasseurs tuent par plaisir –honte à eux!– et ils ne courent même aucun danger, car les animaux auxquels, ils s'attaquent sont incapables de se défendre. Je hais le chasseur... de même le pêcheur, que dire alors de celui qui pose des rets? Un jeune imbécile a essayé ce métier scandaleux, en vue même de la villa. Mal lui en prit! A la tombée du jour Gustave Remy et moi, sautant d'un trou à l'autre, nous cachant comme des sioux, pour qu'il ne nous aperçoive pas, avons relevé ses pièges et avons mis dans chacun, une grosse brique. J'ai rarement été si heureux!

Quant aux chasses à cour, c'est une lâcheté que je punirais sévèrement, si je pouvais. Et quand j'apprends qu'elle a mal tourné pour un des beaux messieurs en pantalon clair –en voilà encore, qui ne tuent pas pour vivre!– quand j'apprends que l'un d'eux a fait une chute de cheval, je me réjouis autant que lorsque je lis, qu'un picador espagnol a été tué par le taureau qu'il harcelait: il n'a que ce qu'il mérite!

Il faut tuer pour vivre, est une excuse toute faite, pour cacher la sauvagerie vicieuse des hommes!

Vendredi 23 septembre 1927

Il m'est arrivé, ces derniers jours, de me demander si la recherche de l'essentiel, telle que je la préconise dans quelques uns de mes articles ou poèmes (Leçons d'histoire et leçons de l'histoire – Paroles d'un sage enfermé pour cause de folie) ne s'oppose pas à la recherche «d'élargissement», que je poursuis dans ce cahier. Ne vouloir prendre que l'essentiel d'une chose, d'une étude, n'est-ce pas, ne prendre qu'une partie de cette chose, de cette étude... et par conséquent, ne pas la voir sous son plus large côté? Non. Car si l'on prend l'essentiel, comme je le fais, dans le sens de «vue d'ensemble, chose primordiale qu'il faut retenir», la recherche de l'essentiel a bien l'ampleur, qui me convient. C'est l'étude du détail qui est mesquine. Le détail ne doit pas se retenir; du moment qu'il le doit, il n'est plus détail, mais essentiel. Décidément oui, la recherche de l'essentiel, est bien une forme de l'esprit large!

Dimanche 25 septembre 1927

Ce matin, en me levant, j'ai pu assister de nouveau, de la fenêtre de ma chambre, à une chasse en règle. Ils étaient huit à dix. Ils se sont mis en ligne, à quelques mètres d'intervalle, le long de la clôture qui borde le terrain, en face de la villa. C'était à la fois pénible et ridicule. Un misérable petit lapin sort d'un terrier... pétarade générale... Huit ou dix décharges pour une! Pitoyable...! Chacun a du tirer! Espérons que cela a été un bien pour l'animal, et qu'il n'en est mort que plus rapidement... Mais qu'on vienne donc, me dire que le chasseur tue pour manger! Il tire pour le plaisir de tirer, pour le plaisir de tuer.

Il faut que je revienne aussi sur la question des colonies. «Le voyage au Congo» d'A. Gide m'a montré que je n'ai pas assez insisté sur le point de vue humanitaire nègre. (A noter, si j'écris l'article que je projetais dernièrement) Sans doute, le surpeuplement du globe exige qu'on mette à profit toutes ses richesses; mais il faudrait plus enseigner aux races moins avancées (c'est une erreur de dire: inférieures) la façon de mettre à profit ces richesses, que de se les approprier. La façon dont on maltraite le nègre est un scandale – En réalité, les blancs devraient diriger les colonies, jusqu'au moment où les races indigènes sont arrivées à un point d'intelligence suffisant, pour gérer eux-mêmes les productions de leur sol. A ce moment, les blancs devraient se retirer, quitte à faire un arrangement avec les indigènes, pour se faire dédommager des frais de lancement d'installation et d'organisation. Mais trop d'intérêts sont en jeu, et les blancs ne comprendront cela, que le jour où tous les indigènes se révolteront. Et cette évolution qui pourrait se faire normalement et sans mal, se fera encore une fois dans le sang.

Lundi 26 septembre 1927

J'ai lu hier, dans un n° de la revue «Europe» un article fort intéressant de Jean Guéhenno «Humanisme romantique: la jeunesse de Michelet.»

Jean Guéhenno me révèle un Michelet, défenseur d'idées qui se rapprochent étrangement des miennes. N'écrit-t-il pas, en effet: «Michelet était l'un de ces hommes nouveaux dont l'époque avait besoin, et il dut à ce privilège de poser le problème de la civilisation dans les termes mêmes qui convenaient à son siècle.

On l'a accusé d'avoir dénigré le passé: c'est sans doute parce qu'il n'a pas dénigré le présent comme on eût voulu qu'il le fit. Mais il estimait du présent tout juste ce qu'on eût souhaité qu'il calomniât: l'esprit révolutionnaire. L'instinct généreux de la Révolution était en lui: il portait au cœur un trop douloureux désir de faire participer tous les siens aux biens qu'il possédait lui-même pour qu'il lui fût possible de frapper d'interdiction, au profit d'une élite, la grande masse de l'humanité, et pour jamais admettre la damnation de la multitude. Une pareille solution du problème devait toujours lui paraître inhumaine. On n'interdit pas la grandeur. Pourquoi la règle stoïque qu'il s'était imposée à lui-même ne serait-elle pas la règle de l'humanité? Il savait que grandir, devenir homme exige un pathétique effort. Mais la noblesse que cet effort ne manque pas de mettre en nous, il la voulait pour tous les hommes.»

Et voici quelques formules de Michelet, qui vaut des prévisions et des commentaires, tout trouvés pour mon «poème de la notion sphérique»: «Il n'y a pas à raisonner, avec celui qui pense que l'histoire est une agitation sans but, un mouvement sans résultante. On ne prouvera jamais la marche de l'humanité à celui qui n'est point arrivé à la découvrir. C'est là le premier symbole du XIX^e siècle, l'immense résultat que la science a conquis depuis un siècle. Au dessus des individus, il y a l'humanité qui vit et se développe comme tout être organique, et qui, comme tout être organique, tend au parfait, c'est à dire à la plénitude de son être. Après avoir marché de longs siècles dans la nuit de l'enfance, sans conscience d'elle même, où elle s'est reconnue, où elle s'est senti comme unité vivante; moment à jamais mémorable, que nous ne voyons pas parce qu'il est trop près de nous, mais qui constituera, il me semble, aux yeux de l'avenir, une révolution comparable à celle qui a marqué une nouvelle ère dans l'histoire de tous les peuples. Il y a à peine un demi-siècle que l'humanité s'est comprise et réfléchi, et l'on s'étonne que la conscience de son unité et de sa solidarité soit encore si faible. La Révolution française est le premier essai de l'humanité pour prendre ses propres rênes et se diriger elle-même. C'est l'avènement de la réflexion dans le gouvernement de l'humanité... La vraie histoire de France commence à 89; tout ce qui précède est la lente préparation de 89 et n'a d'intérêt qu'à ce prix».

Je n'aurais pas mieux dit. Je reprends, sans le savoir les grandes idées de Michelet.

(Mais j'y songe, ce passage, que j'ai recopié avec soin, est peut-être, de Renan. La phrase de Guéhenno, qui l'introduit, est tellement mal faite, qu'on ne sait si c'est un passage de Renan ou de Michelet, qu'il cite. Peu importe, du reste! Seule l'idée m'intéresse.)

Jeudi 13 octobre 1927

Souvent on parle avec dédain de Nietzsche. Sans doute on ne peut pas accepter à la lettre toutes ses convictions. Mais toutes les métaphysiques ne sont-elles pas des utopies? Toutes sont des explications. Il y en a aucune qui peut prétendre être la vérité. Dès lors, pourquoi n'accorderait-on pas plus de valeur à celle, au moins, qui vous exalte, qui dégage de ces discours, une idée encourageante et noble?

J'aime Nietzsche, parce qu'il voit d'une façon grande et forte. Que m'importe que son système soit plus fantaisiste encore, que les autres! Ce ne sont pas ses explications métaphysiques qui sont intéressantes; ce sont les enseignements, les paroles qu'on peut en tirer pour la vie personnelle et positive, qui méritent toute l'attention. Il faut toujours dire oui à la vie! Voilà la véritable phrase noble et vraiment digne d'un homme. Oui, Nietzsche peut être admiré, parce qu'il aurait pu prendre comme devise : «optimiste quand même».

Ses discours ne sont que des fables? Eh bien! Tant mieux. C'est une métaphysique moins prétentieuse que les autres, qui se targuent de valeur scientifique et dont les vaines digressions n'ont même pas le mérite d'encourager et d'exalter les âmes.

La plus sotte fable qui peut soutenir, ne fut-ce que pendant une minute, le moral d'un seul homme, a plus de valeur, que la plus savante étude sur la formation du monde.

Mercredi 19 octobre 1927

En général, je n'aime pas les auteurs qui donnent des suites à l'un de leurs ouvrages. Il faudra pourtant bien, que je me décide un jour, à donner quelques précisions sur les idées que j'ai émises dans «Coup droit».

Ces précisions s'imposent. Il est incroyable en effet, de voir combien les gens veulent toujours vous faire dire plus que l'on ne dit. On veut toujours vous placer à un extrême. Pour la question «historique», ma mise au point, va paraître bientôt dans la «Renaissance d'Occident» mais pour la question purement poétique, il faut que je me mette au travail.

Pour la plupart, je suis un anti-classique. Rien n'est plus faux! Il est vrai que ma défense de la poésie moderne est tellement fougueuse, que pour les gens qui ne savent pas situer un plaidoyer, elle peut donner l'aspect d'une attaque contre les classiques. Comme c'est mal me juger, pourtant. Je fulmine assez, dans ma plaquette contre ceux qui ne reconnaissent que les vers classiques, comme poésie, pour ne pas tomber dans le même travers... et ne pas prétendre, que seul le vers libre est poésie. La poésie peut se trouver dans l'un et l'autre, mais pour les poètes de cette époque il vaut mieux qu'ils soient de leur époque et qu'ils emploient les formes nouvelles. En d'autres termes je ne dis pas que la diligence est une stupidité, mais que maintenant, il vaut mieux prendre l'aérobis.

Je n'attaque pas les gloires passées, j'attaque –pour défendre la poésie moderne– ceux qui, avec intransigeance, ne veulent que les vers classiques. Je préfère les vers libres, mais je reconnais qu'il y a d'autres formes poétiques: cela est un peu une question de goût. Combien de fois faudra-t-il le répéter?

En fin de compte, ma critique poétique est plus une défense de la tolérance littéraire qu'une proclamation arbitraire. Elle répond donc ainsi, elle aussi, à la ligne de conduite que je me suis tracée en commençant ce cahier.

Jeudi 20 octobre 1927

«- Voici, dit-elle, et tu verras le royaume, mais je ne sais si tu y entreras. Car je suis difficile à comprendre sauf pour ceux qui ne comprennent pas; et je suis difficile à saisir, sauf pour ceux qui ne saisissent plus...»

Ces deux derniers jours, j'ai relu ce chef d'œuvre, ce véritablement beau poème en prose qu'est «Le livre de Monelle» de Marcel Schwob. Et cette phrase m'a frappé. Car c'est bien ainsi: je ne comprends pas bien ce petit livre avec ma raison, je ne le comprends qu'avec mon âme. Il m'enthousiasme bien que pour mon «moi» logique et polémiste, il reste toujours un peu flou. Et c'est bien comme M. Schwob le dit: c'est au moment où je ne le saisis plus, que je le comprends. Ce poème parvient à réaliser ce miracle: parler à l'âme sans passer par l'intermédiaire de la raison. C'est un peu comme le phénomène de l'intuition: tout à coup, on a vu et on est persuadé d'une chose, d'une idée... à laquelle pourtant, on ne peut arriver par des raisonnements suivis.

«... ce sont des choses que tu trouveras sûrement par longue et laborieuse réflexion, ainsi que je les ai vues tout d'un coup pendant que je dors»

Je les trouve, à peu près ... ces choses, par «longue et laborieuse réflexion» mais jamais avec cette certitude et cette rigueur... comme c'est le cas, lorsque je lis la 1^{ère} et 3^e partie du livre de Monelle, en chassant de moi le logicien philosophe.

Mardi 29 novembre 1927

Depuis la naissance de ma petite Jacqueline, j'ai abandonné ce cahier. Il est vrai que la réinstallation à Bruxelles, et la mise en ordre de mes cours ne m'ont pas laissé beaucoup de temps. Pourtant l'accouchement de ma Colette chérie, m'a laissé une forte impression. Son courage et son amour pour moi, au moment même de la naissance de notre fille, m'ont fait faire bien des réflexions. Plusieurs fois, elle m'a dit, pendant ses dernières douleurs: «Va-t-en, mon chéri, ça te met à l'envers!»... Et elle se dominait, et elle me souriait, tout en me donnant la main, songeant plus à mon anxiété qu'à elle-même. Et elle n'a pas crié, pour que je ne sois pas effrayé... Seule une femme, seule ma Colette peut-être, est capable de faire preuve d'un tel altruisme! Et je me demande si je suis digne de cette femme, -de ma Colette- qui montra une telle grandeur d'âme, qui possède un tel pouvoir d'annihilation, de toute pensée égoïste, qu'elle en arrive à songer plus à son mari qu'à elle-même, au moment où sa vie est en danger.

Voilà certes, une preuve d'esprit large, (d'esprit voyant autre chose que ses petits intérêts personnels) qui vaut mieux, mille fois mieux, que tous les exercices d'élargissement.

Quant à ma fille, il me faut reconnaître que mon amour pour elle ne grandit que peu à peu. J'ai l'impression de n'y être attaché, que lorsque je songe au problème de l'éducation, qu'elle me forcera d'affronter... plus tard. Quelle responsabilité... et quel charme pourtant, se dégage de ce devoir d'éduquer que je me réjouis d'exercer et que j'espère mener à bien, selon les règles les plus rationnelles. Mort aux ridicules conventions anciennes, concernant l'éducation des jeunes filles!

Dimanche 11 décembre 1927

Pour peu qu'on y fasse attention, on est frappé de voir, combien ce que l'artiste appelle communément «le bourgeois», juge mal.

Ecoutez parler un commerçant, un petit rentier, un homme ou une femme quelconque dont l'esprit n'a pas reçu un semblant d'élargissement par l'une ou l'autre étude supérieure, vous serez étonnés, -si vous y prenez garde– de voir combien un tel être est incapable d'émettre un jugement sain. De plus en plus, dans ma famille, autour de moi, je m'aperçois que «le bourgeois» ne parvient pas à juger avec objectivité, ne parvient pas lorsqu'il juge, à faire abstraction de son «moi», de ses petits intérêts personnels; ne parvient pas à apprécier un fait, en le dégageant complètement de tous les liens directs ou indirects qui pourraient le rattacher à lui. Avec cela pourtant, «le bourgeois» juge tout le temps... et cela le rend ridicule et insupportable.

Même lorsqu'il veut être tout à fait impartial, il ne parvient pas à bannir complètement son égoïsme... et en altère d'autant son jugement. Jamais il n'est capable de rendre son esprit assez indépendant, pour examiner les faits purs, dégagés de tout rapport, de toute ressemblance qui pourraient le rapprocher de faits le touchant personnellement.

Pour employer une vieille image: «le bourgeois» ne peut sortir de lui-même et voir les choses comme une divinité, c'est à dire en planant au-dessus de toutes les contingences humaines. Inconsciemment ou non, le bourgeois reste toujours plus ou moins égoïste et replié sur lui-même.

Mercredi 28 décembre 1927

Datisme... J'ai découvert ce mot, hier, en feuilletant le dictionnaire –Datisme... c'est un mot relativement peu connu, et qui pourtant, désigne une chose courante. Datisme... voici la définition du Larousse: «répétition ennuyeuse de multiples synonymes pour dire quelque chose de très simple.»

Que de datismes ai-je donc, déjà rencontrés! Particulièrement à l'université... où il semble de règle chez la plupart des professeurs. Monsieur H. Rolin, le reconnaissait lui-même, dernièrement, par cette phrase qu'il laissa échapper –involontairement peut-être– pendant son cours: «... Ceci est une manière savante d'expliquer le fait très simple que voici....»

Voilà. C'est un aveu. Un aveu bien net... Eh bien! Cela est révoltant... Je ne peux croire qu'un vrai savant, puisse se résoudre à jouer cette comédie. Les choses simples, il les expliquera simplement. Je ne pense pas qu'un homme sincère, puisse compliquer ce qui, par hasard, est simple, pour le plaisir de se faire passer pour savant. Comme pour la poésie, ce sont tous ces faux savants, tous ces comédiens, qui discréditent la science, dégoûtent, les âmes droites des chercheurs!

Est-ce à dire que les professeurs d'université sont de faux savants, des hypocrites? Non. Mais comme ils ne sont pas des génies, il ne s'aperçoivent pas du ridicule de certaines explications «tarabiscotées» qu'ils débitent parce que, depuis tout jeunes, ils les ont entendues donner de la sorte... et que leurs élèves, devenus professeurs à leur tour, débiteront dans la suite tout aussi peu clairement.

Je connais un de ces respectables «doctus» qui a parlé toute une heure, pour expliquer que dans un groupe de trois personnes, une majorité était possible, tandis que dans un groupe de deux, elle ne l'était pas. Et ce brave homme, aurait cru manquer à tous ses «devoirs scientifiques» s'il n'avait pas indéfiniment mêlé et démêlé de longues phrases, emplies de mots à allures érudites: «dualité, individualité, pluralité, phénomène, collectivité etc...»

Combien une explication compliquée de la sorte, un datisme pour tout dire, est ridicule! Comment des gens intelligents peuvent-ils ne pas s'en rendre compte?

Que les vrais savants enseignent donc, à toute cette engeance, qui bave lorsque le mot «scientifique» est prononcé, que le vrai rôle d'un savant est de simplifier les choses, non de compliquer celles qui sont simples.

Beaucoup de ces auteurs de datismes, le sont –je crois– par déformation... pédagogique¹ (si je puis dire) ici, comme toujours presque, c'est la coutume la grande fautive. Mais la correction serait si facile!

¹ J'entends: par déformation due à l'instruction qui leur a été donnée

Mardi 3 janvier 1928

Il faut se persuader que propager les idées qu'on trouve justes et belles, est un devoir premier pour tout artiste et intellectuel. De plus en plus, chaque fois que je réfléchis à cette question, je suis convaincu de cette idée.

Il existe de nos jours, une tendance excessivement marquée, à rechercher la personnalité. Chacun veut affirmer son individualité, en opposition avec les autres; chacun veut dire des choses neuves, veut apporter du «non encore vu» du «non encore entendu». C'est déchoir, c'est être indigne d'attention –si l'on en croyait la plupart de nos jeunes auteurs– que de reprendre, que de développer une idée déjà exprimée. Comme les autres j'ai aussi été possédé par cette soif de «nouveautés»; j'ai cru que seuls ceux qui apportaient du neuf étaient dignes de respect. Mais je commence à comprendre que cette conception est trop exclusive. Or, je suis ennemi de l'exclusivisme. Vouloir toujours apporter du neuf est certes très louable, mais ce n'est pas possible. Combien d'artistes, combien d'hommes –d'une façon plus générale– s'imaginent créer des choses nouvelles... alors que ces choses existent depuis longtemps!

Mais tenons nous en au domaine de l'idée. De très bonne foi, bon nombre d'auteurs, se figurent émettre des idées neuves... Si l'on fait quelques recherches pourtant, on retrouve bientôt ces idées qu'ils croyaient neuves, chez d'autres auteurs plus ou moins éloignés ou rapprochés dans le temps; seule la forme aura peut-être changé. La présentation se rajeunit, mais le fond reste toujours le même, à peu près.

Si je me souviens bien Rabindranath Tagore dit quelque part: «je n'enseigne pas une vérité nouvelle, j'enseigne la vérité telle que je la connais...»². Voilà la vraie sagesse, je crois! Ne cherchons pas tant et uniquement la nouveauté, car souvent nous ne trouverons dans ce cas que l'extravagance, mais reconnaissons les belles idées... puis, combattons pour elles, propageons-les fougueusement! Faisons fi de notre petit individu, reconnaissons comme Tagore que nous n'apportons rien de neuf, que nous propageons ce que nous avons découvert de beau et de juste!... Et peut-être, sans nous en douter même, apporterons-nous non seulement dans la forme, mais aussi dans le fond, quelques perfectionnements aux pensées que nous voulons divulguer. C'est la loi même du progrès. L'artiste doit s'y plier aussi. Il faut désirer le neuf, mais pas avoir le fol orgueil de croire, que tout seul, on tirera de son cerveau quelque chose qui fera avancer l'humanité d'un pas. Les grands génies eux-mêmes comme Kant, Bergson et autres n'ont pas eu de véritables intuitions subites. C'est en reprenant les idées de philosophes antérieurs qu'ils sont arrivés à leurs admirables conceptions.

Essayons donc de propager le peu de beau et de juste que nous avons perçut! Si chacun s'employait de tout son cœur à rendre universelle, ou simplement plus vivante, ne fut-ce qu'une seule noble idée, le monde sauvage où nous vivons se transformerait sans doute rapidement et incroyablement. Une telle tâche n'exclut

² Après vérification, il me faut ici, apporter une correction: Ce n'est pas Tagore, mais **Mahatma Gandhi**, qui dit: « Je ne représente pas des vérités nouvelles, j'essaie de représenter et de suivre la vérité, telle que je la connais. » Cela ne change du reste rien à ma thèse.

pas la recherche du neuf –car rien ne doit s'exclure intégralement– mais rendrait plus utiles, bien des activités stériles en ce moment parce que à la poursuite d'un rêve impossible.

Mardi 10 janvier 1928

A première vue, les idées que j'ai écrites dans ce cahier, la semaine passée, pourraient sembler en désaccord total avec celles que j'ai émises dans «Coup Droit» - idées auxquelles je ne cesse pourtant point de souscrire— Suis-je contradictoire avec moi-même, me suis-je demandé? Après réflexion, il faut bien reconnaître que non.

Dans «Coup Droit» c'est la forme surtout que j'ai en vue. Ici, c'est le fond. Mes deux positions s'expliquent et peuvent fort bien marcher de pair. Pour la forme, il faut chercher la nouveauté et l'individualité, pour le fond, la vérité, le principe solide. Ce sont deux parties différentes d'une même chose: l'une permet, réclame même, l'esprit révolutionnaire et fougueux de la jeunesse, l'autre la prudence et l'humilité du sage. Je pense fort bien chercher à dire d'une façon personnelle, à adapter à l'esprit de mon temps, une ancienne vérité. Ceci prouve une fois de plus, que le rouge et le violet sont aux antipodes du spectre solaire, mais ne sont pas pour cela en opposition.

Lundi 23 janvier 1928

Cela devait arriver. J'ai fini par écrire un article sur les idées que j'ai émises dans ce carnet, le 3 et le 10 janvier passés. Je tournais et retournais depuis trop longtemps ces idées dans la tête. Il fallait que je les exprime et les développe. Pourtant mon article: «Précisions» ne me contente pas tout à fait. On ne dit jamais exactement tout ce qu'il faudrait dire.

Parlant de l'aspect révolutionnaire et changeant de la forme, n'aurais-je pas du m'arrêter un instant aux formes actuellement en vogue en littérature? J'aurais dû rappeler ce que je signalais déjà dans «Coup droit»: attirance de l'énigme. De plus en plus nos poètes et essayistes tombent dans cette erreur. Il ne faut pas tout dire, il faut suggérer, laisser au lecteur le plaisir de découvrir quelque chose lui-même, mais il ne faut pas lui poser des devinettes, dont la réponse n'est même pas donnée à la fin du volume. Je sais –ne l'ai-je pas expérimenté moi-même?– Qu'il est difficile de maintenir son équilibre et que, lorsqu'on danse sur cette corde le balancier est plus lourd du côté devinette que du côté suggestion. Il faut bien se pencher par ici pour ne pas tomber par là!

Notre ami, le peintre E. Laloux, venu souper samedi soir, disait: La vraie beauté doit pouvoir être comprise par un paysan. Cela est exagéré. L'artiste doit être un guide; il ne doit pas marcher derrière la foule. Il doit se faire suivre par elle, en se servant comme intermédiaire des esprits moyens et curieux qui se trouvent parmi la masse. Encore faut-il pour cela, que ces esprits moyens puissent le comprendre. Un effort peut être exigé, mais il ne faut pas le décourager, en le rendant vain.

Si je ne me trompe, c'est Pythagore qui préconisait l'attitude suivante: «Ne marche pas dans la foule; ne marche pas devant; marche à côté». Cela ne concorde plus bien avec nos idées sociales et humaines. L'art pour l'art non plus ne peut nous plaire. L'artiste aussi, à présent, veut que son art serve à quelque chose, j'entends: soit une contribution –minime peut-être– mais une contribution quand même, belle et désintéressée, au progrès de l'humanité. Aussi, nous ne lui dirons pas les paroles de Pythagore, mais plutôt ce qui suit: «Ne marche pas dans la foule, ne marche pas derrière ni à côté, marche devant elle. Mais prends garde de ne pas trop accélérer l'allure, de peur que la distance ne deviennent trop grande entre elle et toi, et que, ne te voyant plus, elle s'égaré d'un autre côté»

Vendredi 27 janvier 1928

J'ai assez bien réfléchi ces derniers jours, à mes «Etapes lucides» qui doivent sortir de presses dans deux mois. Je me suis quelque peu tracassé, au sujet d'une contradiction d'idées, que j'ai cru découvrir, en relisant deux de mes poèmes en prose devant paraître dans le volume. Mais je crois avoir aplani la difficulté, à l'heure actuelle...

Récapitulons, les réflexions que je me suis faites.

D'une part, je dis: «... l'opposition n'existe que dans l'esprit qui ne comprend pas»

D'autre part, je trouve que: «... le conflit et le désir sont nécessaires...» que «... le conflit tient l'intelligence lucide, l'excite au travail, l'oblige à vouloir.»

La première idée qui m'est venue, après avoir fait ce rapprochement, est que je n'étais pas logique avec moi-même. Et longtemps, j'ai voulu choisir entre ces deux idées. En réalité, je posais mal la question. Je ne devais pas me demander si ces deux idées formaient une sorte d'antinomie, mais bien: si «opposition» et «conflit» étaient ici des synonymes.

Le tout dépend du sens exact que l'on donne à ces deux mots.

Si je prends «opposition» dans le sens de «contraste, différence sensible» il y a évidemment contradiction entre les deux idées. Mais dans le cas présent, «opposition» a un sens beaucoup plus absolu; il est mis pour «contradiction intégrale, incompatibilité». Or, s'il en est ainsi, les pensées fondamentales de mes deux essais, ne se détruisent pas l'une l'autre. Car deux choses peuvent fort bien contraster sans, pour cela, être incompatibles. Je peux donc très bien déclarer que rien ne s'exclut totalement, et que dans toute chose se trouvant «un noyau universel», il faut éviter les «tristes conflits» c'est à dire les dissentiments profonds, les luttes haineuses qui font couler le sang des hommes; d'autre part, je peux très bien déclarer aussi, que les «conflits», c'est à dire: les oppositions passagères, les divergences de vues en matières scientifiques, morales, intellectuelles... sont des plus utiles. Les deux idées se complètent fort heureusement, au contraire... et ceci est une preuve nouvelle du juste fondement de la première. Mais pour être plus précis, je remplacerai dans le texte: «opposition» par «incompatible».

Dimanche 29 janvier 1928

Je veux examiner une seconde fois, aujourd'hui, le point que j'ai déjà étudié il y a deux jours.

Je n'aurai point de cesse en effet, avant d'avoir résumé ici, les conclusions claires et les pensées générales que m'ont inspiré ce petit examen critique.

Pour condenser en une formule brève, ce à quoi j'aboutis et, ceci étant donné, ce que je conseille, voici la déclaration qu'il me faudrait faire: «Tout s'interpénètre, se juxtapose ou se complète. S'il en est ainsi, il faut aborder tout conflit avec l'idée de conciliation, avec l'idée que chaque partie apportant quelque chose d'universel, elles doivent se compléter pour former une nouvelle victoire de l'humanité sur la barbarie». Ceci est revenir un peu, il faut l'avouer, au dicton populaire: «Du choc des idées, jaillit la lumière.» Du moins, c'en est un peu, une explication.

Dans la seconde pensée en cause, j'explique que ce «choc» est utile. En effet, s'il faut aborder tout conflit avec bienveillance et la conviction qu'il en sortira quelque progrès, s'il faut éviter surtout qu'il ne dégénère en tuerie inutile, il faut le souhaiter néanmoins, car il stimule l'esprit... et parce que le progrès véritable réclame la collaboration. Le progrès n'est-il pas comme le fleuve large et majestueux, formé par l'apport de sources et ruisseaux nombreux, qui s'entrechoquent d'abord et finissent par se confondre en un seul et même lit?

Samedi 25 février 1928

Je viens de lire dans la traduction de Ch. Grolleau, 158 quatrains d'Omar Khayyam. En exagérant un petit peu, on pourrait dire que c'est l'art d'exprimer de 158 façons différentes deux ou trois mêmes pensées. Il y a en effet, d'innombrables répétitions. Cela n'empêche pas du reste, que certains quatrains soient de toute beauté... Mais ce n'est pas une critique des poèmes de Khayyam, que je voulais faire ici.

Une phrase du poète persan, m'a fait faire une remarque, que je veux noter ici, afin de la retenir. Khayyam dit quelque part: «Qui parle de vase et de potier... dites-moi, qui est le Potier, je vous prie, et qui est le vase?» L'idée a trouvé là, une forme amusante. Mais si de nombreux philosophes, dans la suite, ont pu croire comme Khayyam que l'homme et la divinité se confondent, qu'en fin de compte, c'est nous mêmes qui formons dieu, qu'il n'y a pas de différence entre lui et notre humanité... ou encore –pour reprendre la formule de Hegel– que «Dieu n'est pas, mais Dieu devient», si donc les philosophes peuvent arriver à cette conception, il est tout naturel qu'une école suivante ne s'occupe plus de la question divine, directement du moins. Quoi d'étonnant, puisque lui c'est nous et nous c'est lui, que nous ne nous occupions plus que de nous? Nous faire progresser nous-mêmes dans tous les domaines, c'est LE faire progresser lui... En termes plus concis, la phrase de Kayyam, excitant ma réflexion, m'a montré que rien n'est plus logique, qu'à l'heure actuelle, la sociologie se substitue à la métaphysique. Nos idées sociales et positivistes sont tout à fait normales et naturelles après une philosophie plaçant dieu en nous-mêmes.

Ceci explique en même temps, l'évolution qui s'est faite en moi, et comment en si peu de temps, somme toute, j'ai pu passer du «Panthéisme hérétique» au «Poème de la Nation Sphérique».

Au sujet de ce dernier, j'ai aussi une note à enregistrer. J'ai voulu le corriger dernièrement, car certains passages ne sont vraiment pas d'une fort belle tenue littéraire. Mais les corrections que j'ai pu apporter à la forme sont rares. Le moindre changement et l'idée se modifiait aussi. J'ai eu beaucoup de peine à améliorer le style de cet essai. Dans un certain sens, j'en suis heureux pourtant, car cela me prouve que mon travail n'a pas été stérile: chaque mot, chaque expression est bien celle qu'il fallait pour exprimer toute ma pensée en cette véritable synthèse d'une histoire globale. Mais qui remarquera cela? Je devrais presque publier à côté de ce «poème» une série d'éclaircissements. Et puis, je m'abuse un peu, sans doute sur la valeur de cet essai..., le sujet m'a trop emballé. N'oublions pas ce que j'écrivais à Pirois, cet été : mon poème de la nation sphérique a trop de mots «techniques» pour un poème et des raisonnements pas assez poussés pour un essai philosophique. De plus, j'ajoute maintenant que sa tenue littéraire n'est pas excellente... Je l'aime pourtant! Est-ce sa puissance... synthétique qui accomplit ce miracle?

Jeudi 1^{er} mars 1928

Essayons une brève confession :

Si je m'élève parfois contre certaines conceptions bourgeoises de mes parents, je dois reconnaître pourtant –et je me plais à le reconnaître– que peu de parents furent aussi bons pour leurs enfants. Ils firent toujours tout ce qui était en leur pouvoir pour me rendre heureux, pour me voir joyeux. Je n'ai pas souvenance d'un véritable refus. Et si j'arrive jamais à quelque chose, je le leur devrai pour une grande part, car ils m'ont soutenu toujours, dans tout ce que j'entreprenais aussi bien en matière d'études, de travaux littéraires ou autres... que dans mon grand amour pour Colette. Ils ne furent jamais un obstacle pour moi... et si maintenant ils ne rendent pas le petit ménage de leur fils aussi heureux qu'ils le pourraient, c'est que, dans leur affection pour nous, ils ne peuvent concevoir que nous serions plus heureux... tout à fait chez nous.

Quant à ma Colette, depuis longtemps j'ai cessé de la célébrer dans mes écrits... publics, parce que –d'abord– elle mérite cent fois mieux que les mauvais poèmes que je lui dédie, et ensuite, parce que je crois qu'un aussi pur amour, pour être durable, doit rester le plus caché possible.

Qu'a-t-on besoin de savoir que ma jolie femme est un trésor réel et inépuisable de qualités et de bons sentiments? J'ai toujours cru à la haute valeur morale de ma Colette, mais depuis que je peux l'apprécier chaque jour, je vois que mon imagination était encore bien en dessous de la réalité. Belle physiquement et moralement, ma chérie est aussi courageuse et dévouée.

Quoique mariée et mère d'une charmante gamine, elle est restée pour moi et le restera sans doute toujours, la «maîtresse» adorée. Oui, nous sommes toujours des amants fidèles et passionnés... et pourtant, ma Colette est aussi pour moi, une sorte de divinité que j'admire et place haut... bien haut.

Mardi 6 mars 1928

Lorsque je la relis, je ne puis m'empêcher de trouver la page précédente, bien puérile. J'aimerais tant, si jamais j'arrive à quelque chose, associer le nom de Colette à mes succès... car je lui dois beaucoup. Non seulement elle a créé notre bonheur familial et intime, mais ses idées si humblement nobles et bonnes m'ont pénétré et m'influencent de plus en plus. Les premières leçons «d'élargissement» c'est elle qui me les a données, par ses réflexions et ses actes toujours faits avec naturel et sincérité sans se rendre compte ou sans faire ressortir, dans tous les cas, leur véritable grandeur. Et c'est parce que je suis de plus en plus pénétré d'estime pour cet «excellent maître» qui est aussi ma femme, que je suis incapable maintenant de la célébrer dignement, et que, si j'essaie de le faire, je ne parviens qu'à aligner des phrases insipides et fades, pas même dignes d'un commis voyageur amoureux.

Mardi 27 mars 1928

Je viens de lire un bien beau volume. Il porte le titre de «Jacques Servain» et fut écrit par un jeune namurois, que j'ai rencontré une fois ou deux, du temps que je dirigeais le «Belgique – Athénée»: Henri Rossignon. Je ne crois pas me tromper en disant que «J.Servain», sorte d'autobiographie –un peu arrangée évidemment– est une œuvre puissante, qui restera. Henri Rossignon s'analyse et analyse les autres dans ce recueil, avec une sincérité, une clairvoyance étonnante pour un si jeune homme. Dire que l'auteur de ce passionnant document psychologique, est mort à 20 ou 21 ans! La nature commet de ces crimes...!

Je n'avais pas fait fort attention à Henri Rossignon, lors de nos débuts au «Belgique – Athénée»... et au «Guetteur wallon» (Le Sentier... évidemment dans « J. Servain ») mais, maintenant que j'ai lu son ouvrage, son seul véritable ouvrage, il m'apparaît comme un frère. Souvent on parle des «conceptions qui sont dans l'air»... C'est un cliché, mais il est vrai pourtant. C'est incroyable comme je retrouve chez Rossignon –sous d'autres termes– des idées, des impressions que j'ai eues également. Son incertitude ordonnée et vivifiante, n'est-ce pas, à peu de chose près, la marche «avec des joies claires dans l'esprit» que je dépeins dans mes «Étapes lucides». L'œuvre de cet ancien condisciple dépeint bien l'état d'âme et d'esprit de notre jeunesse. Les conclusions auxquelles nous aboutissons, sont toutes à peu près les mêmes.

Rossignon retrace aussi une force et une vie, parfois avec une vérité douloureuse, l'esprit d'analyse, qui nous caractérise. Mais tout de même... je ne vais pas aussi loin que lui. J'estime avoir mieux compris l'amour. Il n'est pas pour moi une expérience. J'aime ma Colette, non pour l'étudier ou m'étudier moi-même, mais pour elle-même. Je l'aime sincèrement et plus simplement... le bonheur de notre vie est à ce prix... je n'ai jamais été tenté de le sacrifier, au profit de l'esprit critique, ou d'une analyse trop profonde.

Mercredi 28 mars 1928

Deux remarques à noter, aujourd'hui
Tout d'abord:

Dans son «Jacques Servain» Henri Rossignon dit quelque part: «il faut être classique». Entendons-nous. Classique peut être pris dans un sens restreint (celui dans lequel on le prend généralement) ou dans un sens large. Cela dépend justement, des considérations sur la forme et sur le fond, que j'ai émises dans certaines pages qui précèdent celle-ci. S'il faut être classique dans le sens restreint du mot, c'est à dire ne pas sortir des formules des règles de prosodie et de métrique, que les littératures classiques ont établies...nous ne sommes pas d'accord. Mais de l'étude de l'œuvre de Rossignon, il ressort nettement que ce n'est pas cela qu'il veut entendre. Il faut être classique... dans le sens large, c'est-à-dire : quant au fond. Il faut des idées solides, nobles, claires et aussi de la simplicité. Alors, nous sommes en parfaite concordance d'idée.

Passons à la seconde remarque, qui est d'un tout autre ordre: Au sujet des groupements féodaux qui s'étaient dessinés en France, au XI^{ème} siècle, H.Rolin citait ce matin, au cours, cette phrase de Lavis: «La France présentait l'image d'une Europe minuscule» C'est à dire que ces groupements féodaux qui s'étaient dessinés suivant les nationalités régionales, se comportaient les uns vis à vis des autres, un peu comme nos nations actuelles : suspicion, haine, jalousie, guerres... Cependant ces nationalités régionales ont fini par être groupées. Voilà un phénomène historique qui pourrait servir de preuve s'il fallait montrer que les conceptions de mon «poème de la nation sphérique» ne sont pas si absurdes ni si impossibles à réaliser qu'elles pourraient le sembler. Cette phrase de Lavis est caractéristique et est un puissant argument pour moi... quoique ce ne soit pas seulement l'Europe que j'envisage dans mon essai «d'histoire globale».

Jeudi 29 mars 1928

M. Gonzague Truc, dans la conférence qu'il a faite hier à l'institut des hautes études sur «J. Giraudoux», a parlé du terme «classique» que j'examinais hier aussi, à propos de Henri Rossignon. G.Truc a fait la même distinction que moi; (coïncidence étrange d'une même idée exprimée à quelques heures d'intervalle) il s'est attaché à montrer que Jean Giraudoux, écrivain intensément «moderne» était classique quant au fond de son œuvre, et nouveau quant à sa forme. Il a donné, également une définition (due à je ne sais plus qui) de ce que c'est qu'un classique: «un classique est celui qui exprime des vérités profondes dans un langage définitif» Et cette petite phrase m'indique qu'ici, encore une fois, il faut préciser... qu'ici, encore une fois les frontières de la forme et du fond sont difficiles à tracer exactement. Ou plutôt, non. La 2^e partie de la phrase: «... dans un langage définitif» me montre que même «classique» pris dans un sens large, peut comprendre une partie de la forme. Avant d'exprimer la moindre pensée, il faudrait presque toujours commencer pas bien définir les termes que l'on va employer. Donc classique au sens large du mot –et si l'on accepte la définition citée évidemment– peut non seulement comprendre le fond, mais aussi une partie de la forme... à condition qu'on prenne cette dernière, également: ... dans le sens large du mot.

«Langage définitif» veut dire –pour moi– sous une forme claire, concise, personnelle, qui ne tombera pas dans l'oubli ; mais ne veut pas du tout dire : selon les règles établies par Boileau.

En résumé, il faut distinguer nettement entre le qualificatif: «classique» et le substantif: «classique» (ce dernier étant souvent pris aussi, qualificativement).

Si l'on discerne bien ces deux notions, on peut parfaitement concevoir une expression comme celle-ci: «un moderniste classique».

Jeudi 5 juillet 1928

Je suis heureux d'assister –du moins, en spectateur lointain– au sauvetage de l'expédition polaire de «l'Italia». Ce n'est pas que j'admire le général Nobile; au contraire! Il m'apparaît, d'après les télégrammes qu'ils donnent aux journaux: un crétin fini. Son expédition m'a toujours laissé plutôt railleur et la croix papale qu'il a été jeter sur le pôle nord me semble une cérémonie grotesque. Ce n'est donc pas ce point de vue là, qui m'enthousiasme... Du reste, si je puis en croire l'avis des techniciens, l'expédition de «l'Italia» fut organisée avec une incompétence n'égalant que la témérité folle de ses dirigeants. Mais ce qui est beau, ce qui est grandiose dans cette triste aventure, c'est ce magnifique élan de solidarité internationale et d'amour, pour sauver l'expédition en péril. Ne voyons-nous pas en effet, des Suédois, des Norvégiens, des Allemands, des Anglais aussi, annonce-t-on, se dévouer pour ravitailler et rechercher dans les glaces, les compagnons de Nobile? Ne voyons-nous pas le noble Guilbaud, français, chercher Amundsen, norvégien, pour aller ensemble au secours d'explorateurs italiens? Ne voyons-nous pas des Russes, soutenus par les pouvoirs bolchevistes tenter de sauver des hommes soumis au régime fasciste? N'est-ce pas beau cet oubli des haines nationales, et des haines de partis devant cette unique volonté : sauver des hommes... des frères... en danger? Ce spectacle est sublime et m'exalte!

N'est-il pas une preuve aussi de l'œuvre magnifique qu'accomplit la machine: l'anéantissement des distances et des obstacles naturels, le rapprochement des hommes de toutes les nations? Non... la nation sphérique n'est pas une utopie! Le sauvetage de l'expédition Nobile démontre superbement que l'amour humain international a pris définitivement racine. Espoir! Espoir!

La plus belle des œuvres commence à se réaliser... L'idée est dans l'air, chacun y songe... Des tentatives positives sont faites: la société des Nations... et maintenant «le projet Kellogg» Une alliance pour la paix entre tous les états...! N'est-ce pas déjà, une sorte d'immense état-fédéral du globe terrestre? Et de l'Etat-fédéral à la Confédération n'y a-t-il pas qu'un pas, comme nous l'a péremptoirement prouvé M.Bourguin? (l'un des meilleurs professeurs que j'ai trouvés à l'université de Bruxelles)

Toutes ces grandes choses, qui se trament actuellement, passent trop inaperçues de la foule... Pourtant, pourtant... que de signes ne donnent-ils pas, les événements que nous vivons?

Des poètes, des penseurs ont regretté d'être nés «trop tard dans un siècle trop vieux» Il faut être fou pour déclarer cela. Je regretterais plutôt d'être né trop tôt dans un siècle trop jeune car j'aimerais voir réalisé ce que l'on tente de bâtir aujourd'hui. Je ne dois pas y compter... Mais je bénis le hasard qui m'a fait naître en ce siècle XX, car j'ai l'intuition que je vis actuellement dans un grand siècle. Oui, je bénis le hasard, s'il m'a fait naître assez tard pour voir, au moins, la réalisation des premiers points d'un beau rêve... s'il m'a fait naître assez tard, pour que je puisse être le témoin des faits grandioses d'un des siècles les plus nobles de l'histoire!

Sans doute, si mes bons confrères belges lisaient ces lignes, ils me trouveraient grandiloquent. C'est fort possible. Mais quand on songe à ces actes sublimes, qui m'inquiètent on oublie vite les préoccupations de style du petit littéraire mesquin! Il est des moments où l'écrivain doit pouvoir se libérer de la contrainte qui pèse sur lui, car avant d'être un artiste, je trouve qu'il doit surtout, être un homme. Et un homme doit pouvoir s'enthousiasmer sans frein, devant ce qui est grand.

Quel est ce critique qui m'accusait de voir plus grand que juste? Pourquoi ne lui ai-je pas répondu que j'en étais bien heureux?

Si tous les hommes voyaient plus grand que juste, l'humanité ne serait-elle pas mille fois meilleure? Voir grand est voir d'une façon plus généreuse... voir juste – hélas!– est souvent: voir d'une façon mesquine.

Mais je m'écarte. Pour en revenir au «drame du Pôle», j'y vois un augure de joie et le triomphe pacifique: et je m'en réjouis!!! Puissent maintenant Guilbaud et Amundsen être retrouvés! Les deux courageux sauveteurs et pionniers symboliques de l'idée d'amour entre peuples, méritent plus de revenir des glaces que Nobile... Nobile, général uniquement vaniteux.

Jundi 16 juillet 1928

J'aime Joseph Delteil. Je viens de lire son «La Fayette» Evidemment cela ne vaut pas sa «Jeanne d'Arc» qui restera, je pense, son chef d'œuvre. Mais je retrouve, quand même, dans bon nombre de pages de «La Fayette» ce sans gêne piquant, cette même façon de conduire un récit tambour battant, ce même style bref et enjoué, qui m'avaient déjà charmé à la lecture de Jeanne d'Arc. Ici pourtant, il y a quelques longueurs, quelques grossièretés qui font taches. J'aime la prose débridée, le laisser aller «delteilien» mais dire «au premier plan des hommes qui font pipi, et dans le lointain tous les oiseaux qui font caca.» n'ajoute rien à la vigueur de l'ouvrage.

Quelques réflexions, -en dehors des multiples images- sont à retenir:
«J'ai toujours écrit: Physique d'abord: ce qui veut dire non pas que la substance est tout (matérialisme stupide) mais qu'elle est le principe la base de tout. L'âme naît sinon après le corps, du moins immédiatement avec. Sans corps, pas d'âme...»

Ou encore:
«Je crois à l'univers physique, je crois à la réalité d'un nuage, d'un caillou. Car il n'y a que deux attitudes valables en face du monde: ou le nier, et en imaginer un autre de toutes pièces, idéal, dans le cerveau (idéisme); ou l'accepter tel quel, et le régir et cultiver pour en tirer fleurs et fruits (réalisme)...»

Voilà certes, des théories résumées d'un façon claire et attrayante!

Jeudi 19 juillet 1928

J'ai lu, hier, avec un très vif intérêt, la première étude de Henry de Montherlant dans «Aux fontaines du désir». Ce «synchrétisme et alternance» se rapproche assez bien des idées que j'ai émises dans mes «Étapes lucides»... mais s'en différencie aussi, en ce sens que le synchrétisme de H. de Montherlant est un synchrétisme intermittent tandis que le mien est permanent. Le synchrétisme de H. de Montherlant est plus fougueux, le mien plus clairvoyant, tout en étant aussi intégral. La grande différence entre nous, serait peut-être l'alternance que prône l'auteur du «Paradis à l'ombre des épées». Relisons les passages essentiels de son essai:

«Je ne me sens aux antipodes de personne. Le poète ne peut rien repousser, ne peut pas cesser d'être de plain-pied avec tout. Porphyre dit que partout la double issue symbolise la nature. Cela signifie qu'une porte secondaire doit toujours rester entrouverte, pour que ce qui était accueilli puisse être chassé sans scandale, et que ce qui était chassé puisse revenir subrepticement; et c'est cela, dit-il, qui est conforme à la nature. La violence, les superstitions, l'arbitraire, tous les instincts, toutes les ivresses, tout le troupeau parfumé des passions, que ma raison et ma conscience morale rejette, rentrent dans la place, à la dérobee, rappelées par ma poésie. La raison permet de grandes choses. L'obscurcissement de la raison en permet de grandes aussi...»

Et ceci, parlant toujours du poète: Il donnerait bien sa vie pour la paix. Il la donnerait aussi, heureusement, dans la guerre. L'une et l'autre satisfait des parties de lui-même, par ce qu'il conduit tout, et qu'il est tout simplicité. Immense arrogant, il n'est rien de sublime qui ne lui serre la gorge, il n'est rien d'atroce dont il ne se sente le complice et le frère. L'océan, dans ses profondeurs calmes, regarde à sa surface la tempête, et se réjouit de sa tempête et de son calme.

Que l'esprit critique, c'est-à-dire l'esprit tout court, appelle confusion cette acceptation totale, qu'il traite de faiblesse et de sottise en génie de conciliation ses raisons valent dans le domaine qu'il gouverne. L'état lyrique leur échappe. C'est que l'état lyrique est l'état du pur amour, et le pur amour ne peut exclure. Le pur amour égalise tout. Nous voyons enfin l'unité. Nous voyons que tout est vrai. Mais l'état lyrique dissipé, je redescends parmi les logiciens, et, avec eux, dispose le monde dans un autre ordre, - sous toutes réserves...»

C'est ici, que je ne suis plus d'accord avec de Montherlant. Il voit deux ordres, qu'il fait alterner... C'est une grande sagesse, que j'admire. Mais, moi, mon désir de synthèse est encore plus absolu –si je puis dire– et ces deux ordres que distingue Montherlant et qu'il fait alterner, je veux les faire coïncider.

J'admets un «état lyrique» et un «état logicien», mais il faut que l'état logicien ne considère pas l'état lyrique comme: des illusions mais comme un idéal.

C'est parce que H.de Montherlant logicien trouve son état lyrique une illusion, qu'il est d'un tel scepticisme et pessimisme : «L'univers n'ayant aucun sens, il est parfait qu'on lui donne tantôt l'un et tantôt l'autre.» C'est parce que je considère mon état lyrique comme un idéal –très lointain, très difficile à atteindre, sans doute!- que je

suis un optimiste, et que je puise du courage malgré tout, dans les spectacles si déroutants et si peu encourageants parfois, de l'univers. Il faut un idéal, sans lui on sombre infailliblement. Mais s'il faut un idéal, il faut cependant le voir sans illusion. Mettre son espoir dans un but, mais savoir qu'on ne l'atteindra probablement pas ou qu'on ne l'atteindra qu'avec beaucoup de peine.

Alternance? non, et non... Etre un optimiste, mais un optimiste clairvoyant!

Vendredi 27 juillet

Parlant, de la «Jeanne d'Arc» de Delteil, l'oncle Paul-Emile Dumont de Colette, a semblé trouver que cela ne valait pas grand chose... Pensez un peu, il y a des anachronismes!... et voulus, encore bien! car l'auteur est un homme intelligent... Au fond, cette opinion ne m'étonne pas de la part de ce brave oncle Paul, pourri par l'esprit «professeur d'université»... Evidemment l'ouvrage de Delteil n'est pas fort «scientifique»... Mais combien est-il plus vivant aussi! Je ne trouve pas dans telle époque, l'image pouvant rendre ma pensée... je choisis une image dans une autre époque de l'histoire... Voilà! Pour ma part cela ne me choque point. C'est un détail qui se perd dans l'ensemble. Mais, il est curieux de constater combien la génération qui nous précède, attache plus d'importance aux détails et à la forme, qu'au fond. Presque tous ses représentants sont abêtis par l'esprit analyste... et perdent de vue ce qu'il y a de plus important, c'est à dire la synthèse –Nécessité d'apprendre à voir l'essentiel, de réagir contre la tendance universitaire!...

Cette remarque, inspirée par un avis de l'oncle Paul, pourrait tout aussi bien être inspirée par la carte que vient de m'envoyer cette vieille savate de Gaston Heuse. Lui aussi, comme tant d'autres, ne voit point dans mon dernier bouquin les idées, il n'en parle pas il ne les discute pas... non, tout ce qu'il a vu: «la forme est grandiloquente»... et qu'importe, la forme, Monsieur!... elle prouve mon enthousiasme pour le fond!

Dimanche 29 juillet 1928

Une araignée sur mon oreiller... Quelle horreur! Je la fais tomber à terre. Je ne puis supporter une sale bête comme ça, près de moi... Elle se sauve... puis tout à coup s'arrête, fait la morte. Elle espère ainsi, que je ne la verrai pas... Un pied à avancer et je l'écrase. La pauvre! Elle sent que je l'épie, que je veux sa mort... Elle ne bouge pas, se fait toute petite... Comme son attente doit être terrible...! Je prends un papier sur ma table, je la ramasse... je la jette par la fenêtre... Elle me répugne, mais je ne puis me décider à tuer. Souvent ainsi, je laisse échapper des insectes que je ne voudrais pas toucher pour un empire... Ils me dégoûtent... Mais, tuer...? tuer est un geste affreux... Il faut tuer pourtant. C'est évident... Mais, tout de même, je pense qu'il ne faut jamais tuer inutilement... Tous les moyens doivent être employés avant de tuer...

Lundi 31 juillet 1928

En feuilletant ce cahier, j'ai découvert avec étonnement la phrase suivante : « Rossignon retrace avec une force et une vie, parfois avec une vérité douloureuse, l'esprit d'analyste, qui nous caractérise... »

L'esprit d'analyste... est-ce bien cela qui nous caractérise? C'est ce qui caractérise surtout les professeurs de la jeune génération... Ceux qui nous précèdent immédiatement, ainsi que je l'écrivais, il y a quelques jours, au sujet de ce vraiment charmant homme qu'est l'oncle Paul.

Est-ce à dire, que nous, nous n'avons et ne voulons pas de l'esprit d'analyse? Mettons les points sur les i, car le monde est si bête qu'il nous ferait dire encore une fois, des choses auxquelles nous ne pensions même pas³. Si! nous avons aussi l'esprit d'analyse; mais ce qui nous caractérise c'est que nous ne mettons pas l'analyse au dessus de tout. Nous savons reconnaître les détails, mais nous ne désirons garder dans notre mémoire que la vue d'ensemble. Nous mettons les choses à leur place, analysons, mais reconnaissons comme Jean Guillaume, que la synthèse doit dominer l'analyse.

³ C'est plutôt: « des choses que nous ne pensions même pas devoir être dites » qu'il faudrait...

Lundi 13 août 1928

Je lis dans le «Soir» d'aujourd'hui, que le nouveau prophète: «le grand instructeur Krishnamurti» a parlé à Ommen au VIIe congrès de l'ordre de l'étoile. Si j'en crois le correspondant du journal, voici ce qu'aurait dit le messie moderne: «... qu'il s'agissait maintenant pour chacun de comprendre et de réaliser la vérité que lui Krialuajii, apporte et de n'accepter aucune chose, aucun idéal, aucune vérité de quiconque hors soi-même.

Il appelle chacun à la révision de toutes les valeurs de sa propre vie, au doute de tout l'acquis ancien, pour que chacun ne conserve, n'admette que l'essentiel, le permanent, le réel, en dehors de tout dogme, de toute croyance, de toute tradition...»

Voilà qui me charme! Mais ce n'est pas neuf... C'est en quelque sorte la religion de presque tous les jeunes artistes. Il y a longtemps que je cherche à «être le disciple de la seule vérité, sans considération aucune pour quelque instructeur que ce soit...»! Et il y en a bien d'autres que moi, qui cherchent la même chose, bien avant que Krisnamurti l'ait enseignée... aussi j'entends déjà les cris et les blâmes qui vont couvrir le malheureux prophète hindou: -C'est tout ce qu'il a trouvé? Il aurait mieux fait de se taire! Ce n'est pas original ce qu'il a dit!... etc...»

Evidemment, puisque c'est la doctrine de la plupart des artistes et des penseurs... Et pourtant... c'est original quand même... C'est original parce que c'est, cette fois, dans la bouche d'un «candidat» prophète, d'un «grand Instructeur» qui veut se faire entendre de la foule, de la masse entière que se trouvent ces paroles... Cette déclaration, originale sans l'être, est courageuse et j'admire ce jeune homme d'oser la lancer à toute cette cohue avide d'une croyance et espérant en lui. Il ne sera pas compris, pourtant je crois, moi –maintenant qu'on va le «lâcher»- qu'il est un instructeur, non pas avec une majuscule, mais un instructeur tout de même... qu'il aurait peut-être été bon de mieux écouter.

Ce qu'il dit n'est pas original? C'est la manie du siècle: vouloir de l'original à tout prix... de l'original que l'on confond souvent avec de l'extravagant. Mais les grandes idées, les grandes causes ne sont pas extravagantes. Les nobles pensées, il est bon de les rappeler constamment, de les ré-enseigner à tous les instants, car l'homme les oublie si vite, et tant d'humains les ignorent. Les belles pensées sont comme les règles d'hygiène, il faut les répéter sans cesse à la foule. Les plus élémentaires, qui nous font rire nous les intellectuels, quand on nous les conseille, il y a des tas de pauvres bougres qui n'en ont même pas idée. Krisnamurti ne nous enseigne rien de neuf, à nous écrivains, pourtant il sera bafoué, parce qu'il a parlé encore trop tôt⁴. Il veut aller trop vite, la masse n'est pas encore assez mure pour pouvoir comprendre et vouloir cette belle chose: que chacun se forge soi-même sa religion.

Pourtant... me voilà pessimiste, moi qui me propose de chanter «l'optimisme clairvoyant»! La clairvoyance vous réserve, sans doute, de ces surprises...! mais réagissons! C'est justement parce que l'idéal de Krishnamurti est presque inaccessible qu'il est beau... La foule bête qu'on veut éduquer, sera contre lui...

⁴ parce qu'il a apporté encore trop tôt, au grand public, une vieille idée...

C'est précisément la lutte qui est belle... Vous n'êtes pas un dieux, «instructeur», mais je suis avec vous!

Jeudi 16 août 1928

Depuis trois jours, je me suis mis à travailler à: «Optimisme clairvoyant» cet essai dont je parle depuis si longtemps. Je ne fais que coordonner des idées déjà émises dans mes «Etapas lucides» ou découvertes dans mes dernières lectures. Depuis des mois j'avais envie, non pas d'établir un système –comme certains ne manqueront pas de le croire... et pour cette cause me tireront en ridicule– mais de faire le point, en quelque sorte, de l'endroit psychologique où je me trouve et où semble se trouver aussi, certains jeunes que j'ai étudiés. Aussi je suis heureux, d'avoir enfin le courage, ici à St Idesbald, de me mettre à ce travail, que je mûrissais depuis si longtemps. Lorsque «Optimisme clairvoyant» qui contient somme toute, les principes, la ligne générale, la conduite de vie qui me semble bonne, sera terminé, j'envisage déjà quelques études complémentaires: des applications, si l'on veut, de mon «idéal-principe» à la vie sociale, humaine –ce qui me fera reprendre et expliquer le poème de la Nation sphérique– à la vie des lettres et des arts –ce qui me fera reprendre mon article refusé par le Thyrses: Précisions– à l'enseignement de l'Histoire –ce qui me fera reprendre mon article publié dans la Renaissance d'Occident–. Peut être donnerai-je d'autres applications dans la suite: Optimisme clairvoyant et H. de Montherlant, l'Optimiste clairvoyant et Ch. Vildrac, et Jean Desbordes (l'admirable jeune poète lancé par Cocteau) et Cheng Tchong l'auteur de «Ma mère».

Le projet est joli. C'est beaucoup de travail; aurai-je le courage d'aller jusqu'au bout? D'autres idées, sans doute, me feront changer de chemin entre temps...!

Mercredi 22 août 1928

Je lis, avec ma chérie, le très beau roman de Jules Romains: «Le dieu des corps» Nous revivons ainsi –à peu près– les premières impressions de notre union corporelle; nous trouvons une justification pour nos élans passionnés sans cesse renouvelés. Le couple mis en scène par J. Romains nous ressemble assez: un amour sensuel, que ne cache aucune fausse pudeur et qui n'éclipse cependant pas l'amour idéal.

Ed. Jaloux avec l'injustice d'un vieil écrivain qui commence à tomber, donne une critique facile –et pour cause!– de cette œuvre de J. Romains: «les jeunes se figurent avoir trouvé la sensualité». Cela sent la haine du vieux pour le jeune triomphateur. – Non, les jeunes ne se figurent pas avoir découvert la sensualité, mais ils ne craignent pas de lutter de toute leur âme, pour remettre à la place d'honneur qui lui est due, l'amour charnel tant discrédité par une morale à courte vue et une religion mesquine et stupide– L'amour uniquement sensuel du noceur pour une putain, est odieux – peut être vicieux– mais l'union des corps de deux êtres jeunes et sains, dont les âmes déjà ne forment qu'un, a quelque chose de grand, de noble. Il complète l'amour spirituel, le consacre... Il est l'acte même de la nature, le plus beau symbole de la création. Comme le dit Gaston Chéran, la satisfaction de la chair n'est-elle pas, après tout, «la plus noble des joies corporelles, puisque c'est elle qui commande la persistance de l'espèce»?

Que Jules Romains soit donc félicité d'exalter à côté de l'amour des âmes la divine union des corps! Comme à lui c'est une idée qui m'est chère aussi j'aiderai peut-être également, à la répandre parmi la foule, à réhabiliter l'instinct de la chair. Sans doute, je n'arriverai pas à cette perfection de style. Mais, ma Colette m'inspirerait bien pour le fond. N'est ce pas nous que dépeint ici, J. Romains: «Dans ce train, par exemple, après avoir bien causé, regardé les gens autour de nous, leurs façons, regardé la campagne, il nous arrivait de rester silencieux l'un en face de l'autre. Alors le visage de Lucienne, tourné vers le mien, s'imbibait peu à peu d'un sourire. Puis elle souriait franchement. Puis lui échappait un petit rire, clair et plein, d'une seule note, dont elle se punissait en se mordant les lèvres. Il ne s'était rien passé. Elle ne se moquait de personne. Elle n'avait senti chez moi une idée drôle. Mais ses yeux me criaient : «Pierre pardonne ta Lucienne. Il n'y a rien. Je suis ivre que tu sois là.»

Oui «Le dieu des Corps» est une belle œuvre... et bienfaisante, car elle ramène les âmes à des sentiments naturels et simples, que la folie de notre époque perdait de plus en plus, et qui sont pourtant les bases mêmes du progrès. Car pour avancer, il ne faut jamais perdre de vue... la terre, la bonne terre qui porte nos pieds!

Vendredi 24 août 1928

Il faisait doux et étoilé, hier soir. Colette et moi avons été porter des lettres à la borne poste. Le calme, la paix reposante de cette belle nuit nous incita à prolonger notre promenade dans un petit sentier –véritable tunnel de feuillage– puis jusqu'à la plage où nous nous embrassâmes longuement. Que ne sortons-nous plus souvent ainsi, le soir, à nous deux, comme au temps de nos fiançailles! Comme ces délicieuses promenades, côte à côte –enlacés– nous permettent de mieux nous comprendre, de mieux pénétrer nos âmes... me permettent surtout, d'admirer la noblesse instinctive de ma femme, de prendre des leçons auprès d'elle! Je veux me rappeler uniquement quelques bribes de notre conversation, et ne point abîmer les si belles réponses de ma Colette, par des commentaires superflus. L'exemple suffit, ne l'expliquons pas! On ne dissèque pas la splendeur.

Elle disait :

Dis-moi, mon René, tu m'aimes moins n'est-ce pas, depuis que j'ai une fille, que mon corps est abîmé?

- Non, chérie, je t'aime plus, au contraire. J'aime toujours autant ton corps, et j'admire plus que jamais ton âme car je sais mieux maintenant combien tu es grande, ma chérie... grande...

- Explique-toi mon Re.

- Je sais le sacrifice que tu as fait pour moi...

- Mais je n'ai pas fait de sacrifice

- ... le mal que tu te donnes pour me plaire, ce que tu as souffert pour me donner une fille...

- mais c'est tout naturel, mon chéri...

- Je sais ma Colette, et je n'oublierai jamais, qu'au moment où tu aurais pu perdre la vie, c'est à moi que tu songeais

- Mais puisque je t'aime...!

Ou encore :

- Ma chérie, tu es généreuse et noble naturellement. Je t'admire et veux prendre exemple sur toi. Tu es un maître pour moi. Je suis mesquin et mauvais...

- Mais non, tu es bon, mon Re...

- Non je suis mauvais, emporté, mais je me domine, je m'efforce de devenir comme toi. Tes leçons m'ont déjà bien profité. Tu finiras bien par rendre ton mari meilleur...

- Je suis bête, mon Re, c'est moi qui devrais tâcher d'être plus digne de toi...

Si je puis rappeler à peu près les paroles, je ne puis pourtant pas exprimer la tout à fait pure sincérité qui nous exaltait l'un et l'autre.

Le premier beau soir, il nous faut refaire une promenade au clair de lune!

Mercredi 29 août 1928

Il y a les concours de forts sur la plage, les fêtes au Casino, les promenades sur la digue... Qui s'occupe de la signature du pacte Kellogg? Il y a bien une grande entête dans le journal d'hier mais on préfère lire les résultats des tournois de lawn-tennis. De grandes fêtes auraient du célébrer cette consécration officielle du désir de paix. Car ne nous faisons pas d'illusion; prenons l'attitude même de l'auteur du pacte. Mr Kellogg dit en effet: «La conscience mondiale et l'opinion pacifique des peuples doivent compléter les traités. Je ne suis pas aveugle au point de croire que l'époque de la paix universelle va s'ouvrir, mais je suis convaincu que le monde a fait encore un progrès dans la voie du règlement pacifique des conflits. Les peuples sont unanimes dans le désir d'abroger la guerre.» Oui c'est un progrès, non l'exclusion définitive de la guerre. Mais «progrès» après «progrès» c'est tout ce que nous pouvons souhaiter. Celui-ci est appréciable du reste. Je ne vois pas dans le pacte Kellogg, un véritable «traité international» mais quelque chose qui a peut-être plus de valeur actuellement: la reconnaissance, par les autorités de la plupart des états, de l'idéal comme fait positif. Le pacte Kellogg consacre à côté des situations matérielles de la vie, le rôle important d'un but sublime et du désir d'aller vers lui. Dans son discours de bienvenue, Mr Briand, dit quelques paroles significatives à ce sujet: «Ce pacte n'est pas réaliste; il y manque des sanctions; mais est-ce bien du réalisme que celui qui consiste à exclure du domaine des faits les forces morales, dont celle de l'opinion publique?»

Le pacte Kellogg est une victoire de l'idéal, une victoire morale... Mais pour qu'elle soit vraiment complète, il aurait fallu des festivités populaires, afin de mieux attirer l'attention de la masse, de mieux pénétrer son esprit, puisque c'est lui qui doit surtout compléter le pacte.

N.B. Par «Le Soir» d'aujourd'hui j'apprends que Paris a illuminé en l'honneur «du grand acte historique» que des cérémonies religieuses ont été célébrées en Angleterre... C'est bien, mais pas suffisant. Et chez nous?

A noter aussi, cette opinion de lord Cushendun: «Napoléon, le plus grand soldat, a dit que la force morale est le plus grand élément de succès de la guerre. De même la renonciation à la guerre faite officiellement par les plus grandes puissances constituant un pacte moral de la paix, contribuera à maintenir la paix»

C'est ce que j'écrivais, il y a une heure...

Jeudi 6 septembre

Une remarque, très brève. En relisant les pages de ce cahier, où je parle de mon dernier essai, je m'aperçois qu'une petite rectification est nécessaire. Tachons de bien nous connaître! Lorsque je dis que dans «Optimisme clairvoyant» j'ai fait le point... psychologique de moi-même, et peut-être de quelques autres, ce n'est pas suffisant. Je n'ai pas seulement fait le point, j'ai précisé une attitude devant la vie. Le point ne compte que pour le moment présent, l'attitude que je dépeins dans mon essai, envisage aussi les moments futurs. Elle n'a pourtant rien d'un système, puisqu'elle bannit tout exclusivisme... sauf si l'on veut: l'exclusivisme de l'exclusivisme. Mais il n'y a que les philosophes professionnels pour me reprocher cela... L'homme véritable et sain, me comprendra... c'est tout ce que je demande.

Dimanche 23 septembre

Je lis tout haut à ma chère petite femme «Méïpe ou la délivrance» un beau livre d'André Maurois. Colette aime beaucoup cet auteur. Et elle a raison. Maurois a un style simple, clair qui me plaît beaucoup aussi. Il raconte naturellement... et ce sont toujours des choses intéressantes qu'il narre. Dans Méïpe, il dépeint les amours de Goethe et de Charlotte. Ce portrait de Charlotte, m'enchanté –entre autres– car on pourrait si facilement remplacer le nom de Charlotte par celui de Colette:

«C'était vraiment un charmant spectacle que de regarder vivre Charlotte. Goethe retrouvait exactement en elle ce qu'il avait tant aimé en Frédérique: une activité pratique par son objet et poétique par une sorte d'aisance légère dans l'action. Elle travaillait du matin au soir. Elle lavait les petits, les habillait, les faisait jouer, tout en surveillant les études des grands avec beaucoup de bon sens et de modestie. Elle emmenait Goethe cueillir des fruits dans le verger, l'employait à écosser des pois ou à nettoyer des haricots. Quand le soir tombait, toute la famille se réunissait au salon et là, sur l'ordre de Charlotte qui ne laissait jamais un ami sans emploi utile, Goethe accordait le clavecin.»

N'est ce pas tout à fait ma chérie, soignant Tchouny, ou Poussin, ou le petit Jacques, aidant Bilou à faire l'un ou l'autre devoir, se laissant aider par son mari pour faire la chambre ou un autre ouvrage ménager? La même activité, la même simplicité, la même grandeur...

Mercredi 26 septembre 1928

J'aime assez rêver, de temps en temps. Dernièrement, je me suis amusé, à me figurer que j'étais suffisamment illustre pour que les érudits de l'avenir s'occupent de moi. Et je voyais ceux-ci, établissant d'absurdes hypothèses pour expliquer, par exemple: pourquoi dans les «éternelles itinérantes» poème que j'ai donné pour l'anthologie de la Renaissance d'Occident, il y a une phrase qui ne se trouve pas dans le texte publié dans les Etapes lucides (Poème de la Nation sphérique)... Ou bien, je voyais ces futurs chercheurs construire des raisonnements inouïs, pour prouver leur thèse au sujet de la correspondance, que je me faisais adresser au «Gai-Logis» alors que j'habitais St Idesbald, pendant le mois d'août dernier... et ainsi de suite. Car les érudits ne songent jamais à l'hypothèse la plus simple, c'est à dire à celle qui est vraie. Et dans les cas qui nous occupent, il ne serait venu à l'idée d'aucun, que s'il manque une phrase dans «Les Etapes lucides» c'est une erreur du typographe, erreur qui m'a échappé à la correction, car j'ai revu les dernières épreuves avec trop de hâte; et que, si je me suis fait adresser des lettres au «Gai-Logis» c'est simplement pour la facilité de mes correspondants. (Leur donnant toute mes adresses successives, je risquais d'embrouiller ces braves gens)... Ainsi je m'amusais dans mon rêve, au dépend des doctes imbéciles des siècles prochains. Mais revenons à la réalité. En premier lieu, il est fort incertain que l'on s'occupe jamais autant de moi après ma mort. Ensuite, je veux être optimiste et espérer – quand même– que la postérité ignorera la race des faux savants, ne connaîtra pas de stupides professeurs perdant (ce qui n'est qu'un semi mal) et faisant perdre aux autres (ce qui est pire) un temps précieux, à rechercher des détails aussi minimes et aussi peu intéressants. Dans tous les cas, si cette engeance d'érudits, d'hommes qui se parent sans scrupule, du titre de savant, existe encore dans les temps à venir... si de doctes professeurs enseignent aux étudiants futurs et discutent jamais devant eux, des futilités que j'indiquais plus haut, ou d'autres semblables au lieu de leur dire simplement les deux ou trois grandes idées que j'ai prônées, qu'ils reçoivent ici l'assurance bien sincère de mon plus profond mépris.

Dimanche 30 septembre 1928

La première lecture du «Monde qui naît» du comte H. De Keyserling m'a laissé une forte impression, quoique assez confuse. J'ai lu le livre jusqu'au bout, assez rapidement afin d'avoir d'abord une idée d'ensemble. Il faut clairement, à présent, relire l'ouvrage et l'étudier plus en détail. A vrai dire, il y a pas mal de développements ou de démonstrations que je ne «vois» pas bien. C'est assez curieux, car j'admets d'emblée les conclusions. L'évidence de ces dernières m'apparaît vraiment par intuition, mais les raisonnements qui y conduisent et leur donnent une base solide, m'échappent encore. Il faut que je pénètre ces développements, car si l'intuition d'une vérité suffit pour qu'on admette soi-même cette vérité, elle ne suffit pas pour persuader les autres.

Une première remarque, que je puis faire pourtant, au sujet du «Monde qui naît» c'est la ressemblance étonnante qui existe entre les idées fondamentales de De Keyserling et les miennes, le rapprochement étrange qu'il serait permis de faire entre les fonds de nos deux pensées. Evidemment je ne veux pas comparer mes quelques petits travaux, aux siens: «La jeunesse ne saurait jamais plus qu'esquisser ce que des adultes seuls sont capables d'achever en un riche tableau» dit notre auteur. De Keyserling démontre –du moins je veux le croire pour l'instant– des principes de vie, des idées que je cherche à propager modestement parce qu'elles me semblent bonnes et vraies, quoique mon raisonnement, à moi, soit beaucoup plus instinctif. N'empêche il est curieux, de constater une fois de plus, combien à une époque donnée, les mêmes idées primordiales viennent à l'esprit des hommes qui pensent! Pour le moment De Keyserling allemand, et moi belge nous disons à peu près de même : «Le problème du progrès, en son sens le plus large, n'est donc pas un problème de théoriciens et d'idéologues : il est vraiment, le problème de vie pratique de l'homme gouverné par l'esprit.»

«Dorénavant chacun doit vouloir être son propre rédempteur.»

Et ceux qui y arrivent peuvent aider les autres en leur indiquant des moyens, en leur faisant envisager des choses d'un autre côté qu'ils ne les voyaient jusque là... - suivant le conseil de Marc-Aurèle– non, dans tous les cas en bâtissant pour eux des théories savantes mais inutiles. Chacun doit bâtir lui-même, tout au plus peut-on donner quelques indications ou conseils.

Jeudi 4 octobre 1928

Dans son copieux et intéressant ouvrage sur Sylvain Bonmariage, Valentin Bresle fait quelque part –avec une certaine naïveté– la remarque suivante:

«Comme beaucoup de jeunes, H.L. Dubly avait noté sur les carnets intimes « les reflets de son âme ardente et pure ». Un jour en 1920 il détruisit ces notes, et rien n'a échappé à cet «autodafé» volontaire. Nous pouvons regretter ce geste qui nous prive sans doute de belles pages et d'originaux témoins. Mais c'est un fait que les travailleurs intellectuels, jamais satisfaits du travail achevé, obéissent souvent –quitte à le regretter par la suite– à une sorte de colère de voir ce qu'ils ont créé si loin de ce qu'ils avaient rêvé faire! C'est là cependant un grand tort que l'on ne peut manquer de reconnaître. Le découragement ou même le désir de faire trop bien peut parfois être mauvais conseiller. Des manuscrits et des notes, même imparfaits, même de ceux dans lequel on ne reconnaît plus sa pensée, sont utiles un jour, et l'écrivain ne devrait jamais se laisser aller à un emportement dont il se repentira sans doute plus tard. Combien de chefs d'œuvre ont été brûlés et déchirés ainsi, qui eussent porté à la postérité le nom de leurs auteurs, ignorés maintenant à jamais? Du reste, ces notes que l'on retrouve permettent de se mieux situer, permettent, de par l'éloignement, de mieux saisir ses défauts pour les corriger.»

Au moment où j'arrive aux dernières pages de ce cahier, et où se pose une nouvelle fois pour moi le problème de son utilité, ces quelques phrases de Valentin Bresle m'apportent –en quelque sorte– une absolution. Mais cela ne me suffit pas tout à fait, cependant. Faisons donc un bref examen de conscience.

En commençant à rédiger ces notes, je m'étais posé deux conditions. C'est à dire, que je reconnaissais la légitimité d'un journal intime s'il remplissait deux missions principales. La première: être une aide réelle pour l'écrivain. Celle-là a bien été remplie par ce cahier : Il a bien joué son rôle de répertoire d'idées. Je m'en suis en effet, amplement servi pour écrire «Précisions» (article que je dois ou devrais reprendre) et surtout pour écrire «Optimisme clairvoyant». Il m'a aussi, déjà permis, comme le dit V. Bresle, de mieux noter les progrès accomplis, de mieux me situer.

Mais voyons, la seconde mission: permettre au lecteur possible de mieux me comprendre. Ici, des doutes sont possibles. Pourtant, si jamais j'arrive à quelque chose comme écrivain, je pense que les notes et analyses qui précèdent, pourraient fort bien éclairer celui qui m'étudierait. Malheureusement, lorsque je feuillette ce cahier, je m'aperçois que certaines pages sont vraiment infectes... Ce sont celles que je sens très bien avoir un peu écrites pour la galerie. Les meilleures sont celles que j'ai vraiment rédigées pour mon utilité propre, encore que le style laisse souvent à désirer. –Tout ce cahier est toujours du «premier jet»–. Je suis tenté de brûler les pages qui me déplaisent... et puis non... Pourquoi faire moi-même un choix qui serait peut-être mauvais. Laissons nous voir comme nous sommes; Celui qui lira ces légendes, ne sera jamais qu'un lettré voulant mieux me connaître, ce sera un ami donc... Il saura bien qu'il ne doit pas juger l'œuvre littéraire d'après ces notes, mais seulement l'homme.

De tout ceci, je conclus qu'il est bon pour moi de continuer ces «exercices d'élargissement» qui m'ont fait grand bien. Mais, il faut que je fasse un pas

nouveau... A l'avenir il faut que je ne songe plus jamais au lecteur –Ce rôle du carnet intime découle directement du premier: Si les notes que j'écris sont intéressantes pour moi, elles le sont aussi pour celui qui m'étudie... et c'est le seul qui puisse jamais s'intéresser à ces exercices. Et puis aussi... –c'est le plus important– je serai d'autant plus sincère que je songerai moins à la «galerie». Retenons la «morale» de l'exercice de ce jour et –puisque nous sommes justement au bas de la dernière page– écrivons donc ces mots, qui contiennent une promesse et une décision:

FIN DU PREMIER CAHIER
Des « Exercices d'élargissement »